

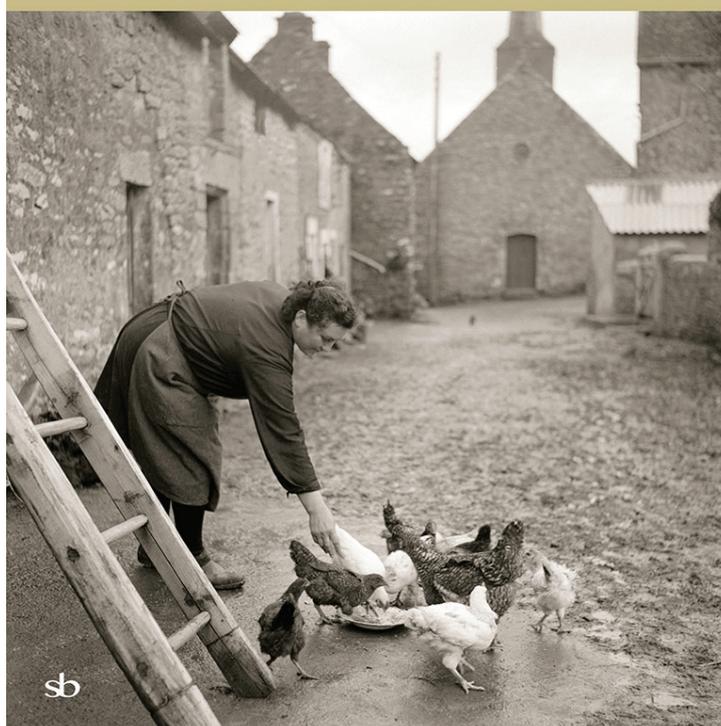
En finir avec la honte de nos racines paysannes

de Marie-Paule Gicquel

DOSSIER DE PRESSE

Marie-Paule Gicquel

En finir avec la honte
de nos racines paysannes



sb

STÉPHANE BATIGNE
éditeur

15 rue Alain le Grand 56230 Questembert
02 97 43 58 78 – contact@stephanebatigne.com
www.stephanebatigne.com

« EN FINIR AVEC LA HONTE DE NOS RACINES PAYSANNES »

Marie-Paule Gicquel est née dans l'immédiat après-guerre et a grandi dans la modeste ferme familiale nichée au centre de la Bretagne, à l'ouest de Rennes. Agrégée de lettres modernes, elle évoque dans ce livre le sentiment de honte que la société a longtemps fait peser sur les gens de petite condition issus de la ruralité. A travers son récit de vie, c'est toute l'évolution d'un pan de l'agriculture familiale de l'après-guerre qui est ainsi dépeinte avec la précision et toute l'affection d'une observatrice avisée de son temps.

Jadis, comme le rappelle l'auteure, le sentiment de honte était communément utilisé comme un moyen de pression sociale dans les campagnes. Il ne fallait surtout pas sortir de l'immuabilité des normes établies, au risque de jeter le discrédit sur la réputation familiale, à une époque où le qu'en-dira-t-on officiait comme juge de paix. De quoi ancrer la honte dans une sorte de menace traumatisante. Un terreau fertile au sein duquel la modernité viendra semer ses diktats de bonheur. Comment, interroge Marie-Paule Gicquel, lutter face à l'eau courante et l'électricité lorsqu'on habite une modeste mesure, à même la terre battue? Comment ne pas être rattrapé

par un sentiment d'infériorité qui s'est peu à peu enkysté dans les rapports sociaux. L'avenir s'affiche dans les villes et plus dans les villages. D'autant que la logique productiviste dans laquelle s'inscrit désormais l'agriculture pousse les hommes de la terre à céder aux sirènes du machinisme, jetant une partie de la main-d'œuvre rurale dans les bras des sociétés urbaines.

Quitter sa terre ne constitue pas pour autant une partie de plaisir, comme le confie l'auteure, appelée à poursuivre son cursus scolaire jusqu'à l'obtention de son agrégation en tant que professeure. Avec, à chaque fois, le sentiment de l'im-

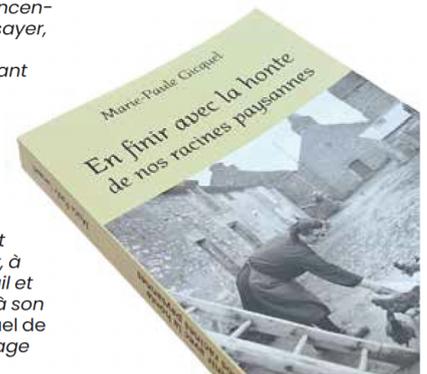
posture face aux bagages culturels affichés par ses condisciples. Cette honte, tenace et vivace, qui biaise son auto-perception.

« Il m'a fallu des années pour me rendre compte que les comportements et manière de faire que nous avions vu les adultes mettre en œuvre dans le travail, à la campagne, pouvaient être repris et transposés dans le champ des disciplines intellectuelles: se concentrer sur sa tâche, repérer, essayer, rectifier, garder en mémoire, poursuivre ses efforts... Pendant le temps de la scolarité, j'avais été en grande partie inconsciente de ces filiations souterraines, persuadée que j'étais de venir d'un milieu où l'on était des démunis. (...) Nos parents nous avaient [pourtant] appris à regarder, à chercher, à prendre un travail et à mener à bien une activité à son terme ». Et Marie-Paule Gicquel de conclure : « De la honte, héritage

Ronald Pirlot

douloureux et cicatrice durable, intolérable et insoutenable, nous sommes nombreux à avoir fait une chance. Vécue par des personnes qui avaient été élevées à la dure, elle s'est révélée stimulante. Elle nous a poussés à travailler, à dépasser nos limites et à chercher à aller toujours plus loin ».

En finir avec la honte de nos racines paysannes, Marie-Paule Gicquel, Stéphane Batigne éditeur, 217 p., 15€.



Ouest France Vannes, 25 janvier 2024

« Je souhaitais redonner de la dignité aux paysans »

Séné — Professeure agrégée de lettres modernes, Marie-Paule Gicquel explore les dessous de ce sentiment qu'elle éprouve encore parfois : la honte de ses racines paysannes. Elle le dédicace ce samedi.

Trois questions à..

Marie-Paule Gicquel, autrice du livre *En finir avec la honte de nos racines paysannes*.

Quelle a été la genèse de votre nouveau livre ?

Il vise à tordre le cou à ce qui a pu nous dévaloriser et à réhabiliter un monde noble qui ne correspondait pas à l'image que les autres se faisaient de nous. En écrivant ce livre, je souhaitais redonner de la dignité à ces gens fiers, et ainsi leur titre de noblesse. Dans ce monde, aujourd'hui disparu, il fallait avoir une bonne éducation, apprendre à bien se tenir et avoir une pratique religieuse. C'était un monde qui avait ses valeurs et qui était sensible au « qu'en-dira-t-on ? ».

Dans cet ouvrage, beaucoup de gens se reconnaîtront. Il interpellera tous ceux qui aujourd'hui ont envie de revenir à ses sources, de redécouvrir un monde de la sobriété, de l'autosuffisance, de la solidarité, un monde humain en opposition à la déshumanisation d'aujourd'hui.

Quel était ce monde que les nouvel-



La Vannetaise Marie-Paule Gicquel, originaire du pays Porhoët en centre Bretagne, dédicacera son deuxième livre à la librairie Marée Pages.

PHOTO : OUEST-FRANCE

les générations n'ont pas connu ?

Les cultivateurs savaient trouver le bonheur dans ce qu'ils avaient et savaient s'en contenter. Ce monde a ses habitudes qui lui sont particulières et qui n'ont rien à voir avec le monde actuel.

Dans les années 1960, le remembrement a été vécu comme un traumatisme par beaucoup, surtout par

les petites gens : leur terre est devenue anonyme. Certains ont vécu cela comme un drame, se sentant parfois lésés par les parcelles qui leur étaient attribuées. Ces paysans étaient des écolos dans l'âme, ils vivaient avec la nature en respectant ses cycles, au rythme du soleil.

Les gens des campagnes vivaient en autarcie, ils consommaient le pro-

duit de leur exploitation. Pour eux, la pauvreté n'était pas synonyme de perte de valeur, ça n'empêchait pas d'être heureux. Ils avaient développé l'art de la débrouillardise. Ce monde des campagnes n'était pas envieux des bourgs. Ils savaient cultiver leur indépendance.

Pourquoi parlez-vous de honte ?

La honte dont je parle n'est pas la honte du métier de paysan, dont je suis fière. Mais c'est la honte du regard posé sur le mode de vie paysan. On considérait les paysans comme des ploucs, des gens sales et arriérés. Or ils étaient fiers de leur intelligence mais malheureux du regard posé sur eux.

La honte qui nous a fait souffrir c'est celle qui émanait d'un regard extérieur qui nous prenait de haut et ne voyait que nos insuffisances réelles ou supposées. Je condamne l'injustice et l'insulte de ces regards qui doublaient de l'intelligence et de la sensibilité des plus pauvres.

Samedi 27 janvier, de 15 h à 18 h, à la librairie Marée Pages, 7 place de la Mairie. Rencontre et dédicace.

L'écrivaine explore la honte de ses racines paysannes

Née à Ménéac, de parents paysans, Marie-Paul Gicquel a tiré de son histoire personnelle la trame de son nouvel ouvrage : « En finir avec la honte de nos racines paysannes ». Elle le dédicacera samedi 9 septembre à Vannes.



Marie-Paule Gicquel, née dans le pays de Porhoët, publie son deuxième ouvrage chez Stéphane Batigne, éditeur à Questembert.

● Originaire de Ménéac, au nord de Josselin, Marie-Paule Gicquel, agrégée de lettres modernes et ancienne professeure au collège lycée Saint-François Xavier à Vannes, publie un livre intitulé « En finir avec la honte de nos racines paysannes ».

Un hommage émouvant aux paysans de la campagne du Porhoët, dans les années d'après-guerre.

Après un premier livre bien accueilli, en 2020, sur vos souvenirs d'enfance « Des chemins et des sources », pourquoi ce nouvel ouvrage ?

J'avais l'impression de ne pas avoir tout dit. Chez ceux qui m'avaient lue, j'entendais souvent l'expression « on a eu honte ».

J'ai donc décidé de faire face à ce sentiment d'infériorité partagé par la plupart des gens qui ont vécu à la campagne. Parce qu'au fond, on n'a rien à cacher.

Votre écriture fluide analyse

les multiples détails de la vie quotidienne d'un terroir où vous avez passé une enfance heureuse, malgré tout.

Ma bonne mémoire m'a servi à rassembler les pièces d'un puzzle qui fait revivre cette vie de tous les jours : individuelle et collective. Ce que disaient nos parents, les voisins dans leur patois que l'on n'appelait pas encore gallo. J'ai donné la parole à ceux que j'ai connus en essayant d'être toujours juste.

Ces petits détails tricotent les mailles d'un quotidien simple et, comme le dit le poète René Char : « Je me rends compte que l'enfant que je fus, prompt à s'éprendre comme à se blesser, a eu beaucoup de chance ».

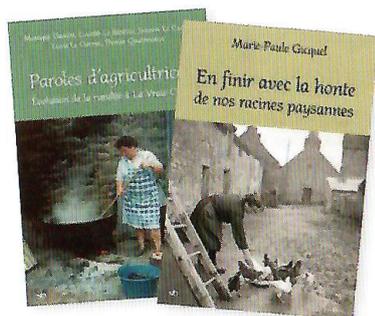
En avez-vous fini avec la honte de vos racines paysannes ?

« De cette honte, j'ai fait une force » m'a dit, un jour, un cousin. C'est vrai, à partir de ce sentiment de honte, il fallait développer des qualités pour être fier de soi : fierté du travail bien fait, fierté des nombreuses connaissances acquises. Alors, je suis fière d'être la fille de ces gens-là. Des gens bien qui m'ont transmis la foi en l'homme.

Pratique

« En finir avec la honte de nos racines paysannes » de Marie-Paule Gicquel. Stéphane Batigne éditeur, 15 €. Journée de dédicaces samedi 9 septembre, de 10 h à 13 h et de 15 h à 18 h, à la librairie Lenn ha dilenn, 12, rue des Chanoines, à Vannes.

DEUX REGARDS DE FEMMES SUR LA RURALITÉ ET L'AGRICULTURE



En cet automne, les éditions Stéphane Batigne font paraître deux ouvrages sur l'agriculture et la ruralité au travers de regards de femmes. Marie-Paule Gicquel, qui a mené une carrière de professeure agrégée de lettres modernes, explore, dans *En finir avec la honte de nos*

racines paysannes, toutes les nuances des sentiments de son enfance, entre honte et fierté, dans une commune rurale du centre-Bretagne. Un essai autobiographique où se mêlent solidarité, transmission, persévérance, attachement à la terre, mais aussi pauvreté et regard des autres...

Dans *Paroles d'agricultrices*, Lucie, Denise, Lucette, Jeanine et Monique, aujourd'hui en retraite, racontent leur quotidien à la ferme, dans le Morbihan, et en particulier la spectaculaire évolution qu'a connue la ruralité depuis une soixantaine d'années, avec l'apparition des groupements de vulgarisation au sein desquels les femmes prirent enfin toute leur place.

P.T.

En finir avec la honte de nos racines paysannes, de Marie-Paule Gicquel, éditions Stéphane Batigne, 224 pages, 15 €.

Paroles d'agricultrices, de Denise Quatrevaux, Lucie le Garnec, Jeanine Le Cadre, Lucette Le Bénézic et Monique Danion, éditions Stéphane Batigne, 150 pages, 12,50 €.

Livre / Marie-Paule Gicquel aux sources de la honte



Parution. Voici bien plus qu'un livre de souvenirs sur le thème « la campagne de mon enfance ». Certes **Marie-Paule Gicquel** témoigne de la vie paysanne en Centre-Bretagne (pays Porhoët), mais c'est pour expliquer comment cet univers a intégré le sentiment de honte d'elle-même. Dans un style vivant et précis, elle décrit le quotidien qui fondaient le code moral paysan : le respect du travail, l'entraide, mais aussi le conservatisme. Elle fait ressortir l'intelligence collective d'un territoire jusqu'à la bascule des années 60, le remembrement, le rejets des savoirs traditionnels et le déchirement d'une génération partie à la ville. Ce qu'elle raconte est un mépris de classe, mais, à la différence des ouvriers, écrit-elle, « *Nous étions des individus isolés, sans conscience de classe* ». Ancienne professeure agrégée de lettres modernes à Vannes, Marie-Paule Gicquel confie aussi combien cette honte reste imprégnée chez celles et ceux qui « *en sont sortis* ».

En finir avec la honte de nos racines paysannes, Marie-Paule Gicquel, édition [Stéphane Batigne](#)

Ils s'en sont sortis

Dans son livre, *En finir avec la honte de nos racines paysannes*, Marie-Paule Gicquel retrace le parcours de la génération qui a vécu la transformation radicale de nos campagnes.

Mais elle le fait à travers son expérience personnelle : née dans une famille de paysans du centre Bretagne, elle est devenue professeure agrégée de lettres dans un lycée. Une histoire individuelle, mais comparable à celle qu'ont vécue bien d'autres jeunes de son âge qui ont quitté le monde rural pour faire leur vie en ville.

Marie-Paule Gicquel

En finir avec la honte
de nos racines paysannes



Une enfance des années 50 dans un coin de la Bretagne profonde : un univers immobile, figé dans une tradition séculaire. On est bien entre soi, mais déjà, on rêve d'ailleurs plus libre, quand on est de la campagne, en butte au mépris de ceux du bourg qui vivent dans de plus belles maisons, s'habillent *mieux*, parlent *mieux*, avec moins de *patois*. Pourtant, voilà les premiers signes du bouleversement qui s'annonce : l'attrait de la ville, l'envie de vivre sa vie autrement, de *s'en sortir*.

Pour les uns, la solution sera dans l'exode vers la ville, l'industrie, l'administration, les PTT, la SNCF; pour d'autres, qui resteront là, des métiers nouveaux ou une agriculture tournée vers la production de masse. Pour la jeune Marie-Paule, ce sera la sortie par l'école. Pourtant là encore, les stigmates restent profonds : à côté des filles de la ville (le vêtement, la langue...) ou des bretonnantes dont le français est plus policé, sa langue est encore trop paysanne. Bécassine n'est pas de basse Bretagne, elle est *gallèse*, ses sabots sont marqués de la boue, de la bouse. Bachelière, la voilà à la fac, égarée parmi les *Héritiers*, ceux qui savent sans avoir jamais appris. Elle réussit pourtant l'agrégation de Lettres Modernes et là voilà professeure dans un lycée privé, face à des classes où les différences se sont peu à peu atténuées.

Son parcours ressemble à bien d'autres, qui ont pu échapper au déterminisme de classe, en s'appropriant les codes des dominants, qui ont montré que les *gens de peu ne sont jamais des gens de rien*.

On perçoit ici et là une nostalgie du temps passé, du *bon temps* qui a laissé dans nos têtes des chansons à répondre, des airs de danses qu'on menait *au son de la goule*, on sent bien aussi que la brûlure de la honte ressentie ici ou là n'est pas loin. Et ce souvenir nous garde de la tentation du retour au passé : *oui, on s'en est sorti*.